

L'Illustration...

2^e Année. — N° 74

Le Numéro : 25 centimes

16 Avril 1916

ABONNEMENTS :

France : Un an 12 fr. ; Étranger : 20 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

30, Rue de Provence, Paris.
Téléphone : Bergère 39-61.

LE
DERNIER NÉ
d'ALBERT THOMAS
L'OBUS DE 400

FOP.47



(1) G^{al} Roques; (2) G^{al} Serret; (3) G^{al} Delarue;
(4) G^{al} Bataille, morts au champ d'honneur.



(5) G^{al} Sibille; (6) G^{al} Arrivet; (7) G^{al} Caudrellier
(8) G^{al} Bidoux, morts au champ d'honneur.

A LA GLOIRE DES GÉNÉRAUX MORTS POUR LA PATRIE

Le jeudi 30 mars, à l'Hôtel des Invalides, les généraux Niox et Cousin ont inauguré un bas-relief commémoratif offert par l'Œuvre du Souvenir national aux généraux tombés au champ d'honneur. Cette plaquette est due au ciseau du sculpteur Pierre

Feitu. Les généraux Serret et Largeau, morts récemment, ne sont pas mentionnés sur ce livre de gloire. Nous donnons ici, en même temps qu'un instantané de la cérémonie, quelques portraits de ceux dont les noms vivront à jamais dans nos mémoires.



**CE QU'ILS ONT FAIT DU THÉÂTRE DE VERDUN. — LES ALLEMANDS
SE VANTENT D'AVOIR LANCÉ SUR LA VILLE DES OBUS INCENDIAIRES**

Le communiqué officiel allemand du 25 mars porte ces lignes : " Dans la région de la Meuse ont eu lieu des combats au cours desquels Verdun a été incendié par les obus. " Ce n'est pas la première fois que les Boches, violant délibérément la conven-

tion de La Haye, se servent d'obus incendiaires ; mais c'est la première fois qu'ils le proclament et s'en vantent. On voit sur le cliché ce qu'ils ont fait du théâtre de Verdun. Ce n'est plus qu'un amas de ruines, un chaos sans nom.

J'ai vu.

LES DIMANCHES DE SALONIQUE



UNE MUSIQUE MILITAIRE FRANÇAISE DONNE UN CONCERT

Les relations d'abord assez tendues entre nos troupes et les gens de Salonique sont maintenant des plus cordiales. L'entrain et la bonne humeur de nos soldats ont eu vite raison de la méfiance instinctive de la population cosmopolite de la vieille cité.

Chaque dimanche la musique militaire, aux exécutants casqués d'acier, y donne des concerts. Les grands chefs y assistent au milieu de la foule des soldats et de la population aux costumes pittoresques qui s'écarte, déférente et sympathique.



Le roi George sur le front.

Attention! En position : feu!

DES OMBRES CHINOISES SUR LE FRONT ANGLAIS

Ces amusantes silhouettes du front furent dessinées à la plume et à l'encre par un officier français blessé, et pendant que le combat se poursuivait sur les lignes anglaises qui opéraient en jonction avec nos troupes. Ramené dans un poste de

secours voisin avec une balle dans la jambe, il essaya de se distraire en fixant sur son carnet ces croquis. Leur originalité et aussi les conditions dans lesquelles ils furent exécutés nous ont engagés à les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

LA GUERRE SOUS-MARINE (Suite et Fin) ⁽¹⁾

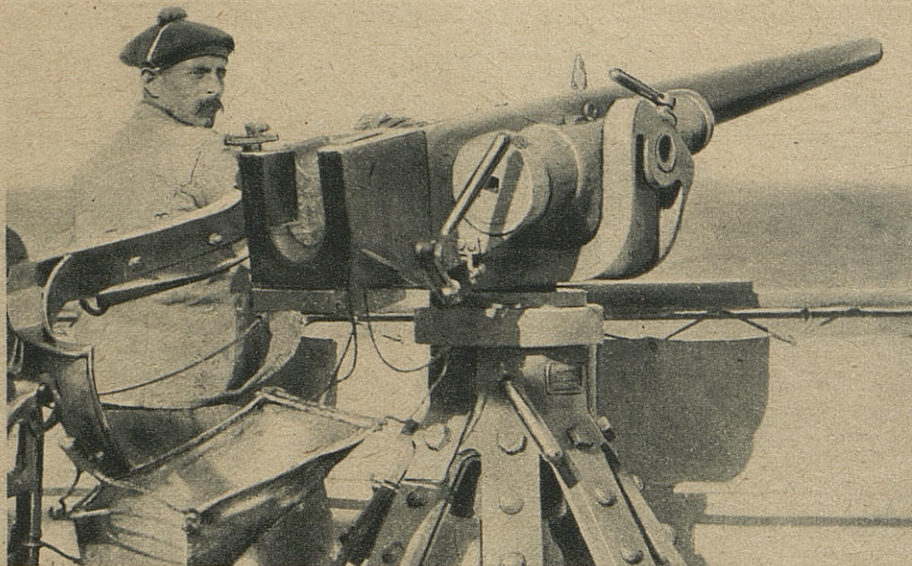
Par M. A. ROUSSEAU (Collaborateur du Temps).

Ceci dit, voyons en quoi consisterait l'opération. Il faudrait d'abord amener le sous-marin en plongée tout auprès du réservoir, ce qui présenterait bien des difficultés, étant donné que l'on ne voit pas dans l'eau ou du moins que l'on y est d'une myopie extraordinaire et que l'on ne distingue les objets que lorsqu'on a le nez dessus. Mais supposons que la chance a assez favorisé le sous-marin pour que, ayant coulé, il soit venu se poser au fond de l'eau à bonne distance du réservoir. Alors, le ou les scaphandriers s'introduisent dans le compartiment étanche du sous-marin, ils ont leur

scaphandre et, sur leur casque, le tuyau qui doit les accompagner dans leurs pérégrinations sous l'eau et qui est relié, à travers la cloison étanche du compartiment, à la machine qui doit envoyer de l'air. Ceci fait, il faut établir dans le compartiment étanche une pression égale à celle de l'extérieur : on projette de l'air jusqu'à ce que, par exemple le manomètre indique 3 atmosphères, si le bateau se trouve à 30 mètres de profondeur. Une fois la pression établie, on ouvre la porte qui se trouve à la partie inférieure du compartiment étanche. Il faut que la porte se trouve à la partie inférieure, car, sans cela, l'air du compartiment s'en irait et serait remplacé par l'eau, de telle sorte que, lorsque les scaphandriers rentreraient, il faudrait de nouveau comprimer de l'air pour chasser l'eau.

Cependant, la porte est ouverte et les scaphandriers sont sortis. Les voilà partis à la recherche du réservoir qu'ils auront peut-être bien de la peine à trouver et dont ils seront peut-être trop éloignés pour l'atteindre. Mais supposons que tout s'est passé pour le mieux jusqu'ici : l'ère des difficultés n'est pas terminée. Comment transportera-t-on le pétrole ? Par des tuyaux ou des caisses dans lesquelles il est déjà enfermé ? Il faut espérer que ce serait avec des tuyaux, et alors intervient la question des pompes, avec la grande perte d'air nécessaire pour chasser l'huile du réservoir. La solution paraît bien difficile, étant donné que l'air est marchandise rare dans les sous-marins. L'épuisement est enfin terminé, les scaphandriers doivent revenir au sous-marin, rentrer dans le compartiment dont, une fois fermé, la pression doit être diminuée progressivement pour ne pas dire très lentement, jusqu'à ce qu'elle soit revenue à la pression intérieure du sous-marin. C'est fait, et enfin, les scaphandriers peuvent abandonner leur lourd vêtement et reprendre la vie du bord en franchissant la porte étanche du compartiment. Ils sont sains et saufs, on doit s'en féliciter, car s'ils s'étaient trouvés indisposés, s'ils avaient eu une défaillance, on n'aurait pu aller les secourir.

Ne trouve-t-on pas cette opération, que



Un de nos canons anti-sous-marin constamment prêts sur nos cuirassés à bombarder les périscoopes.

nous avons très résumée, vraiment trop complexe ? Nous devons dire qu'en admettant qu'elle soit pratiquement possible, elle ne doit pas être employée. Les moyens simples sont les seuls bons.

La question des vivres peut être résolue facilement : le personnel étant peu nombreux, le poids des vivres est relativement minime et les bâtiments à grande flottabilité peuvent avoir un approvisionnement pour une longue période. Une question beaucoup plus importante est celle du maintien en bonne santé de l'équipage.

« Il est seulement nécessaire, a dit l'amiral von Tirpitz dans une interview, que l'équipage puisse se reposer et se recréer, et nos hommes ont l'occasion de le faire en amenant le navire dans des eaux peu profondes où il coule jusqu'au fond et y reste pour que les marins puissent avoir un bon sommeil. Ce n'est possible que là où l'eau est comparativement peu profonde. »

LA VIE A BORD DES SOUS-MARINS

L'amiral trouve la chose simple, mais les équipages y voient moins de facilité ; le commandant du sous-marin *U-16*, le lieutenant Claus Hansen, a donné à un journal américain une interview dans laquelle il fournit des renseignements sur la vie à bord des sous-marins qui « éprouve effroyablement les nerfs et que tous les hommes ne peuvent supporter ». Voici ce qu'il en dit, lorsque le sous-marin est en plongés, dans le voisinage de l'ennemi :

« Nous gouvernons absolument à l'aide de la carte et du compas. Comme l'air s'échauffe, il devient pauvre et se mêle d'odeurs de l'huile de la machine. L'atmosphère devient terrible. Une envie de dormir insurmontable prend souvent les nouveaux embarqués. J'ai eu des hommes qui ne mangeaient pas pendant les trois premiers jours de leur embarquement, parce qu'ils ne pouvaient pas prendre le temps du repas sur le temps du sommeil. Quand il y a mauvais temps, ou que nous sommes à proximité de l'ennemi, nous restons longtemps en plongée, si bien que l'air est extraordinairement mauvais. Chaque homme, excepté ceux qui sont de service, reçoit l'ordre de se coucher, de rester absolument

tranquille, ne faisant que les mouvements indispensables, car tous les mouvements amènent les poumons à absorber de l'oxygène, et l'oxygène doit être ménagé, comme l'homme altéré dans un désert s'efforce de n'absorber sa dernière goutte d'eau que le plus tard possible.

« Il ne peut être fait aucun feu, parce que le feu brûle de l'oxygène et la puissance électrique des accumulateurs est trop précieuse pour être gaspillée pour la cuisine.

« Nous mangeons froid pendant nos croisières. Il n'y a ni cuisine, ni salle à manger dans nos bateaux... Quand on n'est pas de service, nous cher-

chons un bon sommeil et nous restons sous l'eau, le bateau balançant doucement avec un mouvement semblable à celui d'un berceau. »

L'officier allemand a peut-être un peu exagéré les peines de la vie du bord, mais il a montré les conditions dans lesquelles doit se faire la navigation sous-marine et les préoccupations qu'elle impose. Toutefois, avec l'habitude et suivant les circonstances, le commandant d'un bateau sait ménager ses hommes comme il sait ménager l'oxygène à bord, et l'on cite de longues périodes de navigation sans revenir à sa base. La plus longue période dont on ait parlé est celle accomplie par un sous-marin anglais dans la mer de Marmara. Il est resté quarante jours dans cette mer dont tout le rivage est ennemi, et pendant ces quarante jours, il a continuellement fait des opérations de guerre.

Les progrès accomplis par le sous-marin depuis l'ouverture des hostilités ont été considérables. Son rôle est aujourd'hui nettement marqué dans les flottes.

* * *

J'ai exposé avec autant d'impartialité que j'ai pu les faits de la guerre sous-marine, les conditions dans lesquelles elle se poursuit. Tout en constatant la valeur de l'engin qui la pratique, le sous-marin, la puissance de son arme, la torpille, j'ai dû aussi faire ressortir que, malgré ses qualités, il n'a pas donné tout ce que l'on en attendait ou du moins ce que l'Allemagne en espérait. Son influence morale, tant escomptée à l'avance, a été à peine ressentie, le commerce maritime anglais n'a pas été diminué par ses attaques ; de plus, les mesures prises contre lui ont réduit considérablement son efficacité.

C'est un instrument de destruction considérable, mais non un instrument de gain. Par suite, c'est un élément utile de la guerre navale, mais un élément seulement.

A. ROUSSEAU.

FIN

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.



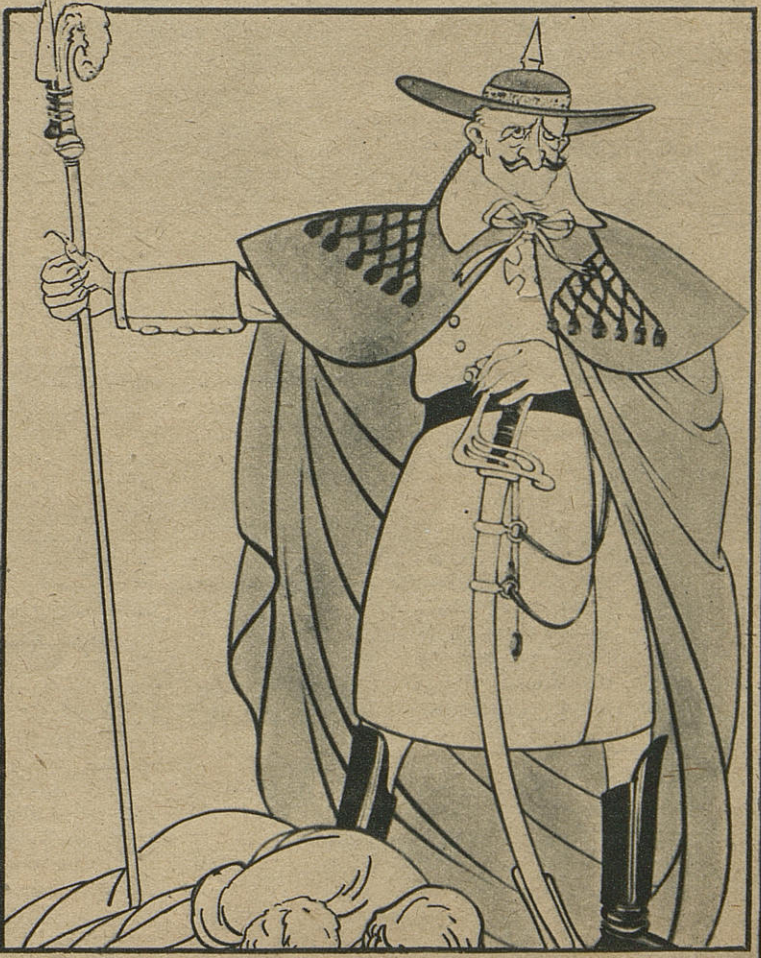
LA NOUVELLE BONNE. — Madame, ces fleurs sont arrivées pendant votre absence et je me suis empressée de les mettre à rafraîchir.
LA DAME. — Malheureuse! C'était mon nouveau chapeau!



LA VIEILLE DAME (indignée). — Imbécile! Prenez-vous donc mon nez pour une bougie.
LE MONSIEUR (qui se brûle à la bougie et qui croit que c'est à lui que l'on parle). — ... C'est son nez..., il doit être rouge blanc!



LE CONTROLEUR. — Votre place, s'il vous plaît...
LE VIEUX MONSIEUR. — Mettez-vous d'abord à la mienne.



VON BISSING VEUT REMPLACER LE CARDINAL MERCIER
— De quoi se mêle-t-il, ce carainal Mercier? Me croit-il moins capable que lui de prendre soin de ses brebis?

J'ai vu...

Quelques types de réfugiés de la Meuse à Paris.



L'arrivée d'une réfugiée.

LES RÉFUGIÉS DE LA MEUSE A PARIS

Il a fallu, pour qu'ils se décident à évacuer la vieille maison patriarcale, des ordres formels de l'autorité militaire qui craignait pour leur vie plus qu'eux-mêmes. Ils sont donc partis,

qui à pied, qui en voiture, emportant avec eux leurs vieilles reliques, et ils sont venus pour la plupart se réfugier à Paris, où ils se retrouvent dans une brasserie du faubourg Montmartre. Là, ils oublient leurs misères en pensant à la victoire prochaine.



ISADORA DUNCAN DANSE POUR L' " ARMOIRE LORRAINE "

Cl. Otto et Manuel.

La grande artiste, qui ne s'était pas produite en public depuis la guerre, vient de faire sa rentrée dans une matinée, au Trocadéro. On sait avec quelle crânerie la célèbre danseuse a prêché en Amérique et surtout en Grèce la bonne cause quand elle entraînait le peuple à manifester sous les fenêtres de Venizelos. Le public ne l'avait pas oublié et des applaudissements enthousiastes ont salué le retour de l'adorable artiste, amie fidèle de la France.

LA GUERRE AÉRIENNE EN SERBIE

Par Jacques MORTANE (1)

C'est le 10 octobre que l'attaque se déclenche. Elle commence par un bombardement intense de Belgrade et des villes du littoral au moyen des grosses pièces allemandes de 280 et de 305. Les projectiles gigantesques détruisent aux trois quarts la ville. Les avions essaient de repérer les batteries, continuent leurs reconnaissances. On se rend compte que les mouvements de troupes qu'ils avaient précédemment signalés étaient bien réels. Ils constatent la présence d'effectifs considérables sur les bords du Danube, la construction de deux ponts de bateaux à Belgrade et de trois à Smederevo. Le bombardement de Belgrade dure quatre jours, après quoi, jugeant la préparation d'artillerie suffisante, les Allemands passent et attaquent la ville. Heure par heure, minute par minute, le commandement sait exactement, grâce à nos pilotes, tous les faits et gestes de l'ennemi. Hélas ! contre la masse accumulée qui se prépare à conquérir la Serbie, les troupes alliées sont bien faibles et on ne peut espérer des renforts efficaces avant longtemps.

Jusqu'au 19 octobre, le détachement du commandant Dangelzer reste à Palanka où il est venu après avoir quitté Pojorevatz. A cette date, il doit partir par les voies les plus rapides à Ratcha. Malgré un temps épouvantable de pluie et de brouillard, les courageux pilotes s'en vont, effectuant le voyage à 50 mètres d'altitude environ. Le trajet est court heureusement et n'excède pas 12 kilomètres, aussi n'y a-t-il aucun incident. Le lendemain soir, on apprend que les Allemands sont à 2 kilomètres de Palanka et que de Palanka à Ratcha aucune troupe ne couvre l'aviation. C'est la fuite devant l'envahisseur qui commence ! Il fait noir, il faut remettre le départ au jour suivant. La nuit se passe sans incident et pourtant une simple patrouille aurait pu facilement venir incendier les appareils. Dès l'aube, l'escadrille quitte Ratcha pour Kragouyevatz, toujours par un temps déplorable qui interdit toute reconnaissance. Et cependant tout le train volant effectue la pénible étape, encore à hauteur des arbres. A Kragouyevatz est établi le quartier général du prince Alexandre. Nouveau déménagement le 22 pour Yagodina. Tous ces déplacements s'accomplissent dans les mêmes conditions atmosphériques et aucun incident ne vient augmenter la tristesse de la retraite, malgré le parcours montagneux, très dangereux, étant données la brume et la fatigue des moteurs que les mécaniciens n'ont pas le temps de mettre au point avec beaucoup de soin. A Yagodina, malgré le voisinage malsain de l'ennemi, une troupe serbe d'opéra joue le samedi et le dimanche. Le



Les monteurs et les mécaniciens de l'escadrille française de Serbie réunis le 14 juillet 1915 à Palanka.

samedi, jour de leur arrivée, les pilotes vont tous assister à la représentation qu'interrompt sans cesse le bruit du canon qui se rapproche. Le dimanche, on apprend la prise de Palanka, et partant la venue prochaine de l'ennemi. On ne fait pas relâche pour de telles contingences, mais la direction du théâtre veut cependant manifester la part qu'elle prend au chagrin national : elle joue l'opéra sans musique et se contente de le faire déclamer ! Comme quoi on peut toujours s'arranger en ce bas monde.

La mission aérienne française reste quatre jours à Yagodina. Le 27 cependant, comme les Allemands continuent leur infiltration, ordre est donné de se replier à nouveau. Et les renforts n'étaient toujours pas annoncés !



L'aviateur Le Bourhis, mort au champ d'honneur à la bataille de Verdun.

Aucune nouvelle d'eux ! La retraite incessante, sans espoir de résister ! L'escadrille va s'établir à Paratchina. Le mauvais temps fait rage. Le détachement d'aviation du sud est encore au repos, dans l'attente de l'attaque bulgare. Ceux du nord envient son sort. Le 29, départ pour Krougevatz. On déménage le parc qu'on embarque dans

un train à destination de Kranievo. Moteurs, rechanges, essence, huile, tout est enlevé en hâte pour l'expédier vers la nouvelle résidence où tous se réfugient d'ailleurs. Là, un prisonnier autrichien réussit, dans la gare, à mettre le feu à un bâtiment d'essence, faisant exploser 160 000 litres. Son agression le fit fusiller. Impossible de se loger et de se nourrir à Kranievo, tant les évacués sont légion. Le parc arrive. L'escadrille se reforme entière, la fraction du sud ayant été à son tour obligée de se replier devant l'attaque bulgare. Le commandement de toute l'unité passe au commandant Dangelzer, le chef de la mission res-

tant attaché au grand quartier général.

Le 1^{er} novembre, nos nomades continuent leurs cruelles pérégrinations. Ils vont à Ramschka. Alors commence enfin une période de beau temps. Dès que nos avions peuvent opérer avec quelque chance de succès, ils reprennent le cours de leurs reconnaissances. Du matin au soir, ils survolent l'ennemi. Depuis le 20 octobre, date où les éléments s'étaient déchaînés avec une navrante régularité quotidienne, les avions avaient été dans l'impossibilité absolue de constituer l'œil céleste si apprécié de l'état-major. Aussi ne savait-on jamais où se trouvait exactement l'armée serbe, si c'étaient des Allemands ou des alliés qui occupaient tel ou tel endroit. Les communications étaient interrompues, les généraux ne prévenaient pas, dans leur hâte à se replier. A partir du début de la nouvelle période de beau temps, l'aviation rend des services inappréciables, détermine les emplacements exacts, situe les forces de l'ennemi, évalue les effectifs, constate que ses réserves se repeuplent à mesure que les premières vagues s'étendent comme une tache d'huile en Serbie. Le commandement sait et voit maintenant grâce aux avions, il ne joue plus à colin-maillard.

Les vols sont particulièrement pénibles et dangereux, dans ces contrées montagneuses où les terrains pour se poser manquent partout et sur des appareils vieux, fatigués, gondolés, que la fuite, toujours la fuite, empêchait de soigner comme il convient. A partir de Kranievo, il faut passer par-dessus des montagnes de 2 000 et 2 500 mètres. Les pilotes s'évertuent à faire monter leurs biplans jusqu'à ces cimes redoutables et, dès qu'ils le peuvent, les franchissent en les rasant, sautent l'obstacle comme des chevaux de steeple.

En rentrant d'une reconnaissance d'une durée de quatre heures vingt, l'adjudant Selaquet a une panne d'essence en pleine montagne.

JACQUES MORTANE.

(A suivre.)

(1) Voir le commencement de l'article dans le n° 67.



SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE VERDUN : L'HÉROÏSME DES BRANCARDIERS

On ne dira jamais assez toute la reconnaissance que la France doit à ses brancardiers militaires. Sans l'ivresse des assauts, sans la gloire à conquérir, les brancardiers doivent, sans armes, s'aventurer sur tous les champs de bataille : ils n'y sont pas moins exposés que leurs camarades qui se battent et dont ils sauvent souvent la vie, au péril de la leur. La re-

lève des blessés est une tâche épuisante qui exige un profond esprit de sacrifice et de dévouement ; elle rend d'immenses services. Sans les brancardiers, combien de milliers de Français, aujourd'hui debout et vaillants, seraient restés dans les plaines tragiques qui vont de l'Yser à l'Alsace... Les brancardiers sont toujours à la peine : qu'ils soient aussi à l'honneur.

L'ARGENT ET LA GUERRE

Par Edmond THÉRY, directeur de l'Économiste Européen (1).

Ainsi donc, du 1^{er} août 1914 au 31 janvier 1916, les dépenses de guerre des six grandes nations belligérantes de l'Europe atteindront *au minimum* 163 milliards de francs, soit 9 milliards 055 millions par mois, ou 301 800 000 francs par jour.

Et ces dépenses, relativement faibles pendant les premiers mois de la lutte, se sont progressivement élevées pour quatre causes principales :

1^o Augmentation des effectifs mis en ligne ;

2^o Intensification des industries de guerre : munitions, armes, habillement et équipement ;

3^o Augmentation générale du prix des denrées nécessaires à l'alimentation des troupes et des matières premières employées dans les usines de guerre ;

4^o Charges budgétaires résultant de l'intérêt des nouvelles dettes, des allocations nouvelles, etc...

Pour l'Allemagne, par exemple, alors que, pendant le premier trimestre de la guerre, les dépenses d'ordre militaire n'avaient pas dépassé 1 800 millions par mois, elles ont atteint 3 milliards pour le dernier trimestre.

L'Angleterre arrivera à 3 milliards, la France à 2 600 millions et la Russie à 2 300 millions environ. Quant à l'Italie, elle touchera facilement le chiffre de 1 500 millions.

Si ces prévisions se réalisent, le groupe austro-allemand dépensera 30 milliards de francs pour le semestre allant du 1^{er} février au 31 juillet 1916, et le groupe des nations alliées, environ 56 milliards.

IV. — LA QUESTION DE L'OR

Il est bien certain que les charges que la guerre fait peser sur le groupe des nations alliées sont plus lourdes que celles qui atteignent les Austro-Allemands ; mais il faut observer que les ressources économiques et financières dont les nations alliées peuvent disposer sont infiniment supérieures à celles de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

Que représente la puissance économique et financière des quatre nations alliées au regard de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de leurs deux complices d'Orient ? Trois éléments nous permettent de l'établir :

1^o Le chiffre de leur population, qui est la base de leur force militaire ;

2^o Le montant de leur commerce extérieur, qui est la mesure de leur activité économique ;

3^o Le stock d'or possédé par leurs banques d'émission, stock servant à la fois de point d'appui à leur circulation monétaire, et de véhicule à leur crédit extérieur.

La guerre ayant suspendu la vie écono-



A propos du dernier emprunt anglais en Amérique : la mise en sac des pièces d'or.

mique normale de l'Europe depuis le 1^{er} août 1914, c'est l'année 1913 que nous allons prendre comme champ d'expérience.

La population probable des deux groupes devait être, à la fin de 1913, de 441 millions d'habitants, répartis de la manière suivante :

POPULATION DES SIX GRANDES NATIONS BELLIGÉRANTES DE L'EUROPE A LA FIN DE 1913 (Millions d'habitants.)			
Groupe allié.		Groupe ennemi.	
Russie	174	Allemagne	67
Angleterre	46	Autriche-Hongrie	53
France	40	Turquie	20
Italie	36	Bulgarie	5
Total	296	Total	145

La population des quatre grandes nations alliées est supérieure de 151 millions d'habitants, ou 107 p. 100 à celle du groupe ennemi, et la différence serait bien plus considérable si nous comptons la population des colonies britanniques et françaises qui prêtent à leur métropole un concours si efficace en volontaires et en capitaux.

Le commerce extérieur des deux groupes est condensé dans le tableau suivant :

COMMERCE EXTÉRIEUR DES DEUX GROUPES EN 1913. (Millions de francs.)

Nations alliées.	Importation.	Exportation.	Total.
Angleterre et colonies	29.770	26.563	56.333
France	9.982	8.112	18.094
Russie	3.257	3.994	7.051
Italie	3.638	2.594	6.142
Total ..	46.647	40.973	87.620

Groupe ennemi.	Importation.	Exportation.	Total.
Allemagne	13.463	12.628	26.086
Autriche-Hongrie	3.735	2.913	6.648
Turquie	883	483	1.366
Bulgarie	213	156	369
Total ..	18.294	16.175	34.469

Les nations alliées, avant la guerre, avaient déjà, au point de vue commerce extérieur, une avance formidable sur le groupe ennemi ; mais depuis le 1^{er} août 1914, la différence est devenue proportionnellement encore plus considérable, car les empires du centre et leurs deux alliés, bloqués par la flotte anglo-franco-italienne, ne peuvent plus rien exporter... et sont dans la dure obligation de payer à des prix ruineux les quelques marchandises, indispensables à l'existence de leurs nationaux, que la contrebande de guerre leur permet encore d'importer.

Le stock d'or, détenu par les banques d'émission des deux groupes, nous fournira un dernier élément d'appréciation.

ENCAISSE OR DES BANQUES D'ÉMISSION AU 23 JUILLET 1914 ET AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE 1916 (Millions de francs.)

Nations alliées.	23 Juillet 1914.	Commencement de 1916.	Différences en 1916.
Russie	4.270	4.288	+ 18
France	4.104	5.015	+ 911
Italie	1.105	1.098	- 7
Angleterre	1.004	1.287	+ 283
Total	10.483	11.688	+ 1.205
Groupe ennemi.	23 Juillet 1914.	Commencement de 1916.	Différences en 1916.
Allemagne	1.696	3.057	+ 1.361
Autriche-Hongrie	1.300	—	- 1.300
Turquie	—	—	—
Bulgarie	56	—	- 56
Total	3.052	3.057	+ 5

Les chiffres ci-dessus demandent quelques explications :

Au commencement de 1916 le bilan de la Reichsbank accusait une augmentation de 1 631 millions de francs d'or par rapport au bilan du 23 juillet 1914. Cet établissement d'État ayant eu, depuis le début des hostilités, d'énormes règlements à faire à l'extérieur, soit pour son compte, soit pour le compte des alliés de l'Allemagne, l'augmentation enregistrée n'a pu être obtenue qu'en comptant, comme encaisse-or, des traites de l'empire ou des billets de la caisse des prêts de guerre (ainsi que la loi du 4 août lui donne le droit de le faire) ; ou encore en absorbant l'encaisse-or de la Banque d'Autriche-Hongrie qui s'est en effet abstenue de publier toute espèce de bilan ou de situation depuis le 23 juillet 1914.

On sait que par tous les procédés imaginables, le gouvernement impérial allemand s'est ingénié à faire affluer dans les caisses de la Reichsbank les monnaies d'or existant en Allemagne... et dans les pays occupés.

(A suivre.)

EDMOND THÉRY.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 71.

LA "SAUCISSE" ET SON ÉQUIPE

Par Léo LARGUIER.

ELLE est à l'ordre du jour.

Les Allemands l'appellent *drachen-ballon*, et nos soldats, qui savent sourire devant la mort, l'appellent *saucisse*.

Le *drachen-ballon* est né chez nous, avec la guerre, mais nous n'avons plus rien à envier à l'ennemi. L'autre jour M. Georges Prade écrivait dans le *Journal* :

« On a fort remarqué la précision méthodique de l'artillerie lourde allemande. On s'est étonné, aussitôt que se formait un rassemblement : convois automobiles, groupes de soldats invisibles en apparence à l'ennemi, de le voir immédiatement arrosé d'obus de gros calibre.

« Ce résultat est dû au développement prodigieux sur le front allemand du service des ballons captifs... »

« Les *drachen-ballons* allemands, du système Parseval, avec orientage au vent et équilibrage automatique, pullulent en effet autour de Verdun. Un journaliste du *Berliner Tageblatt* qui assistait au début de la grande offensive en avait compté quarante-cinq sur un front de 50 kilomètres.

« Nous ne saurions trop insister pour que l'on développât de plus en plus, chez nous, l'usage des *drachen*, que nous avons dû organiser complètement depuis la guerre... »

Le *Journal* nous dit également que les Anglais en ont construit un grand nombre dont ils se servent, à bord de navires spécialement aménagés, pour l'observation en haute mer.

Voilà sommairement l'histoire de ces ballons captifs, mais je suis leur voisin, et ils ont une personnalité énorme, si l'on peut dire, et celui qui scrute l'horizon, devant moi, me semble souvent presque vivant. A l'aube, tous les jours, les aéroliers lui rendent visite.

Aucun collègue de prêtres chinois allant à la même heure, selon d'antiques rites, vers le temple où gît le dragon sculpté qu'ils vénèrent n'a plus d'exactitude que cette équipe.

On entre. Le monstre dort.

Immense, il ne bouge pas et l'on dirait quelque cétaqué allongé, le dernier survivant d'une espèce géante disparue. On se croirait dans le hangar d'un musée où l'on aurait reconstitué une bête formidable comme il en existait au temps des boues glaciaires et des rhinocéros à narines cloisonnées.

Des commandements brefs circulent.

On a déroulé les ailerons et enlevé quelques sacs de sable.

Le *drachen* s'éveille.

Il remue un peu ; le hublot fermé qui est à l'avant devient un œil qui s'anime, un œil cyclopéen qui vit.

Un frisson paraît courir sur la peau lisse du monstre.

L'heure matinale est propice aux fantasmagories, mais on ne rêve pas. Il vient de se soulever !

Des muscles ont certainement joué dans ce grand corps, et on distingue son ventre jaunâtre de saurien où passent des tressaillements et des ondulations profondes. Il est complètement éveillé.

Les cinquante aéroliers le maintiennent encore avec six grosses cordes.

On se méfie de lui. Il a des réveils lents et sournois auxquels il faut prendre garde. Le voici dehors à présent.

Va-t-on le mener paître dans le pré givré de gelée blanche dont l'herbe rare et dure craque sous la semelle des souliers militaires ?

Un canon tousse lugubrement au loin, et la dernière étoile s'éteint en clignotant au ciel violet vers lequel monte la fumée d'un feu de campement.

Les ailerons du *drachen* battent comme des nageoires et l'air gonfle son gouvernail. On l'accroche au treuil, et, lorsque son maître, l'observateur, a pris place dans la nacelle d'osier, on le laisse monter.

Il va rester dans l'azur jusqu'au crépuscule. Les oiseaux le frôleront et peut-être aussi les bombes.

Il verra filer au-dessus de lui les *taubes* pareils à de petits rapaces ; balancé au gré de tous les courants aériens, il écoutera miauler les obus et il les surveillera.

Repérant les batteries ennemies d'après leur feu, il est le grand ami des canons français auxquels un fil téléphonique le relie. Sans lui, cachés et bien défilés, ils ne sauraient rien de leur terrible travail qu'ils doivent accomplir, mais le *drachen* veille, le bon monstre est là.

Une voix descend de sa nacelle...

« Plus à droite... allongez un peu le tir... Ça y est !... »

Cela signifie : « 75 de mon cœur, tu tapes trop à gauche, les Boches ne sont pas là... allonge un peu ton tir... Bravo ! tu viens de cogner en plein dans un groupe de Saxons balourds et de gros Poméraniens qui se rassemblaient pour quelque sinistre besogne... »

Il a la tranquillité et la sérénité confiantes des braves.

Si un *taube* le survole, il sait que la bombe lâchée le manquera, quelle passera à côté de lui.

Sans doute, l'avion rapide et léger méprise un peu ce gigantesque sédentaire, et il est à un Morane qui vogue à 3 000 mètres ce que la tour de l'église est à l'hirondelle qui semble une navette tissant la trame claire du jour avec des écheveaux d'azur, mais il est là, énorme et sérieux, et que lui importe la vitesse ?

Ce n'est pas son rôle de monter dans des battements d'ailes éperdues. Il n'est pas tenté par les voyages, il n'a pas de désirs d'horizons.

Son devoir est là, dans le secteur qu'il surveille, de l'aube au soir, sans répit, scrupuleux et grave, du petit matin glacé au crépuscule, son dos cuit par le soleil ou battu par les averses, jusqu'au moment où l'on ne peut plus rien voir du côté de l'ennemi.

Il redescend lentement.

On dirait qu'une machinerie invisible ramène la cime envolée de la colline. Les poilus murmurent alors :

« La saucisse va se coucher... » et le bon monstre regagne son étable où jusqu'à l'aube il ruminera peut-être de l'azur.

LÉO LARGUIER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 1^{er} au 7 avril 1916

SAMEDI 1^{er} Avril. — L'ennemi attaque sans succès la cote 205.

— Un navire-hôpital russe, le *Portugal*, est coulé sans avertissement.

— Les zeppelins exécutent différents raids sur l'Angleterre. Nombreux morts, mais résultats militaires nuls.

DIMANCHE 2. — Un des zeppelins, le "L-15", a été abattu à l'embouchure de la Tamise.

— Des avions allemands bombardent Porrentruy, en Suisse.

LUNDI 3. — Nous avons dû abandonner Vaux, et une partie du bois de la Caillette.

— Nouveau raid de zeppelins sur l'Angleterre. 50 morts.

MARDI 4. — Un zeppelin bombarde Dunkerque. Quelques victimes.

MERCREDI 5. — Nous avons progressé au nord du bois de la Caillette.

JEUDI 6. — Un sous-marin allemand coulé.

— Bethmann-Hollweg a enfin prononcé son grand discours au Reichstag.

VENDREDI 7. — Nous avons évacué le village d'Haucourt ; par contre, nous avons progressé au sud-ouest de Douaumont.

— Ouverture de l'affaire Lombard-Garfunkel.

Une collection très recherchée des collectionneurs et qui sera introuvable après la guerre !

A COUPS DE BAIONNETTE

Collection complète de *La Baionnette* réunie
:: par trimestres en volumes cartonnés ::



Chaque volume contient 208 pages dont 104 en couleurs, environ 300 dessins signés par les Maîtres du crayon :

CAPPIELLO.

CAPY.

FABIANO.

Charles GENTY.

Albert GUILLAUME.

HERMANN-PAUL.

HEROUARD.

HUARD.

IRIBE.

LÉANDRE.

POULBOT.

Benj. RABIER.

RIP.

SEM.

WILLETTE.

Etc., etc.

Le volume cartonné : 4 francs

(Franco pour la France ; Colonies et Étranger, port en sus)

En vente partout et aux bureaux de

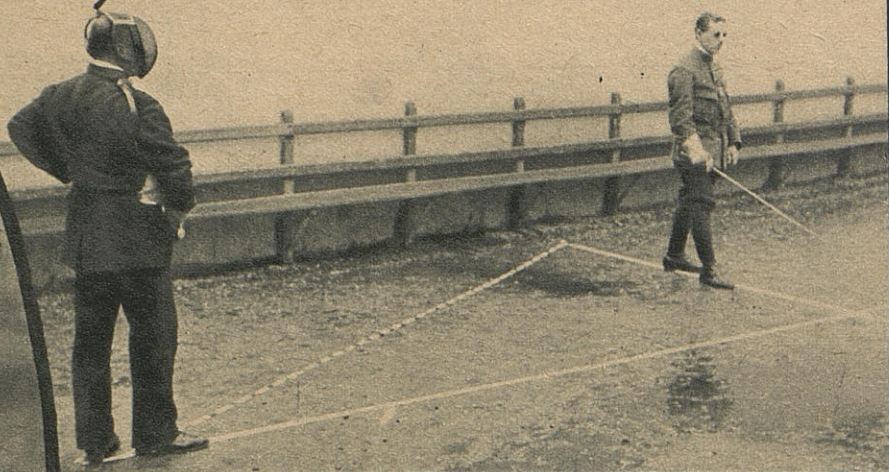
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 8, Boul. des Capucines, PARIS

Le vol. I, 1^{er} trimestre (fascicules 1 à 13)

Le vol. II, 2nd trimestre (fascicules 14 à 26)

Le vol. III paraîtra le 20 Avril.

Les aveugles peuvent faire de l'escrime.

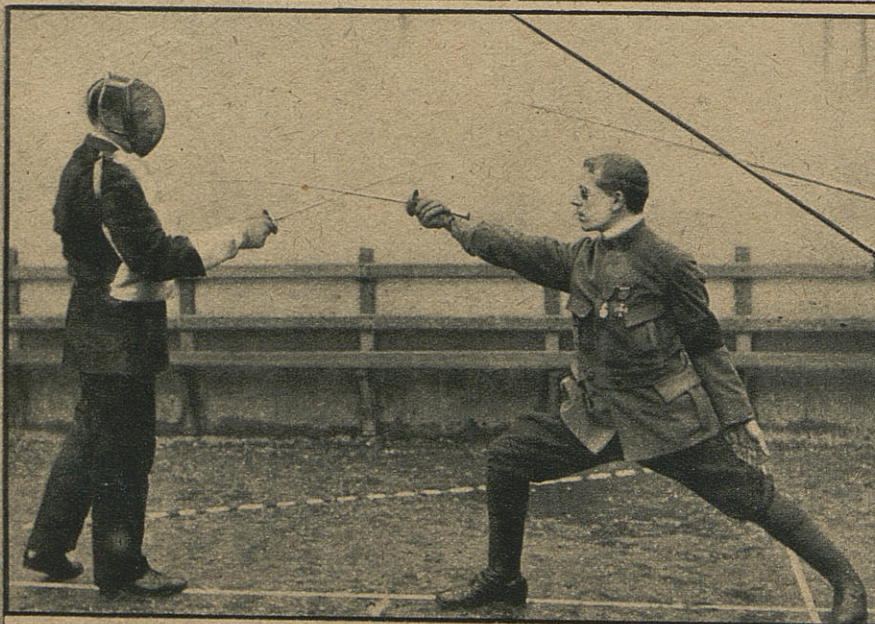


Appelé par le professeur, l'élève marche franchement devant lui, conservant le contact avec le maître par la ligne d'audition (ligne en pointillé) et s'arrête à la ligne du professeur (ligne pleine) qui figure l'axe de la salle d'armes.



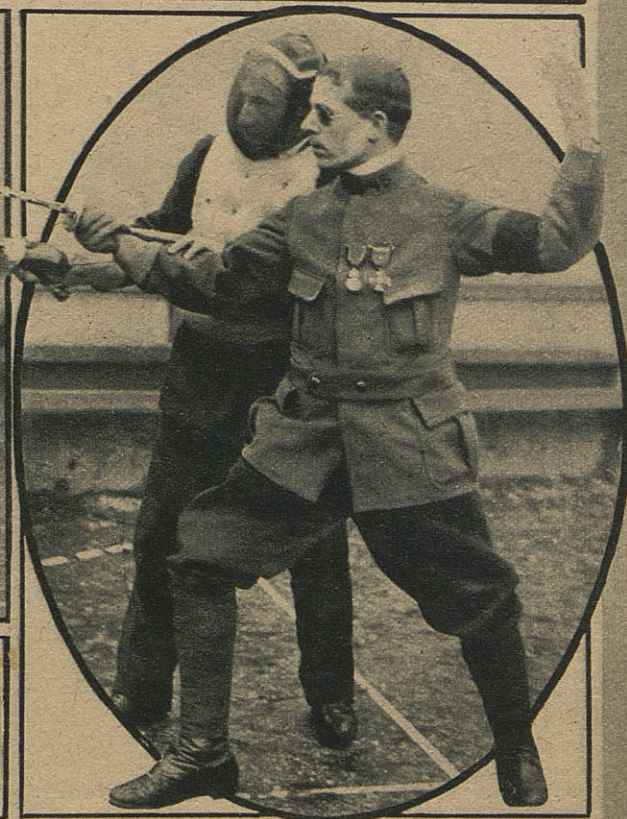
Le professeur Dubois et le pointeur aveugle Grattepain, dont le maître a fait un tireur de premier ordre. En médaillon: l'élève en garde.

Arrivé au point d'intersection de la "ligne d'audition" et de la "ligne du professeur" l'élève, sur un appel, s'arrête et par un "demi à droite" fait face au maître et le salue. Il est prêt à croiser le fer, et va tomber en garde.



L'AVEUGLE, EN GARDE, ENGAGE LE COMBAT

Il semble paradoxal que l'escrime puisse être un sport pour ceux que la guerre a rendus aveugles. Cependant, le professeur Dubois, dont nous donnons ci-dessus la méthode par l'image, est arrivé à des résultats surprenants. C'est d'ailleurs, en effet, plutôt par le "toucher de l'épée" que par les yeux qu'un escrimeur habile sent vraiment les intentions de l'adversaire.





SUR LE FRONT ITALIEN : UNE MESSE SUR LES PENTES DU MONTE-NERO

Les communiqués ont dit les efforts répétés des Autrichiens sur les nouvelles positions conquises par nos alliés d'Italie. En attendant l'offensive générale du printemps, les escarmouches, préludes de la grande bataille, se multiplient et voici, pris au

moment de son départ pour la ligne de feu, un bataillon d'alpins. Les hommes ont demandé à l'aumônier qui les accompagne le suprême réconfort de la messe. Le prêtre, l'hostie levée vers le ciel, demande la bénédiction divine pour ceux qui vont se battre.



(D'après *La Sphère*.)

L' BRANDON

LES ANGLAIS TUENT LE ZEPPELIN " L-15 " QUI VIENT S'ÉCHOUER DANS LA TAMISE

Dans la nuit du vendredi 31 mars, nos alliés, que les zeppelins visitent souvent, ont abattu à leur tour un dirigeable géant, le " L-15 ". Il venait de bombarder Londres et s'enfuyait lorsque, plusieurs fois atteint, il vint s'échouer à l'estuaire de la

Tamise. Le dessin ci-contre, exécuté par un témoin oculaire, a été pris au moment même où le zeppelin déséparé et comme cassé en deux allait couler. — Adroite, le l' Brandon qui donna la chasse au monstre, le bombarda et, probablement, l'abattit.